

LE BERGER DE CAMBIL.
QUELQUES REMARQUES SUR L'UTILISATION
DE LA TRADITION CHRONISTIQUE
DANS LES *ANNALES BELLI GRANATENSIS*
D'ALFONSO DE PALENCIA

Daniel BALOUP
Casa de Velázquez

Parmi les récits de la Guerre de Grenade, la chronique d'Alfonso de Palencia occupe une place privilégiée. Rédigée dans les dernières années de la vie de son auteur, ce texte témoigne d'une solide formation intellectuelle, d'une grande expérience de l'écriture chronistique et d'une bonne connaissance des événements rapportés.

Né en 1423 à Osma, Alfonso de Palencia forge ses premières armes dans l'entourage d'Alfonso de Cartagena avant de séjourner longuement en Italie (1441-1453). Il est nommé secrétaire chargé de la correspondance latine et chroniqueur royal après la mort de Juan de Mena, en 1456. Pendant le conflit qui oppose Henri IV à une partie de la noblesse castillane, il prend le parti de l'infant Alphonse puis celui de la demi-sœur du souverain, l'infante Isabelle. Par la suite, et jusqu'à sa mort en mars 1492, il manifeste à l'époux d'Isabelle, le roi Ferdinand d'Aragon, une admiration et une fidélité sans faille¹.

Entièrement rédigée en latin, son œuvre historiographique fut conçue comme une vaste synthèse de l'histoire de l'Espagne, des origines jusqu'aux années 1490. Nous n'en conservons que des fragments, couvrant une période d'un demi-siècle, entre 1440 et 1489². La chronique de la Guerre de Grenade fait suite à des *Décades*,

¹ Sur la biographie du chroniqueur, voir ANTELO IGLESIAS, Antonio, «Alfonso de Palencia: historiografía y humanismo en la Castilla del siglo XV», dans *Espacio, tiempo y forma. Historia medieval*, 1990, III/3, pp. 21-40.

² Une présentation particulièrement claire de l'œuvre historique de Palencia dans ALEMANY FERRER, Rafael, «La aportación de Alfonso de Palencia a la historiografía peninsular del siglo XV», dans *Anales de la Universidad de Alicante. Historia Medieval*, 1983, n.º 2, pp. 187-205.

conçues sur le modèle du texte de Tite-Live. Il s'agit d'un récit très circonstancié du conflit entre les royaumes chrétiens et l'émirat nasride, où l'auteur intercale des commentaires sur les événements qui se déroulent, dans le même temps, en Italie, en France et en Angleterre. En dépit de l'absence d'une édition satisfaisante³, la chronique d'Alfonso de Palencia a été assez souvent étudiée, tant du point de vue de l'histoire sociale que de celui de l'histoire culturelle⁴.

Mon article portera sur un aspect marginal du texte, mais dont l'examen peut permettre de confirmer et de préciser les conclusions de travaux antérieurs consacrés à la représentation d'Isabelle et de Ferdinand par les écrivains de leur entourage⁵: il s'agira de voir comment Alfonso de Palencia utilise la mémoire des hauts faits de la Reconquête au service des Rois Catholiques, et principalement à celui de Ferdinand d'Aragon.

1

Aux yeux de l'historien, la Reconquête apparaît comme un phénomène hétérogène constitué d'une succession de conflits qui, au fil des siècles, se déroulent dans des conditions très mouvantes. Les enjeux de la confrontation et les choix stratégiques des belligérants changent à plusieurs reprises, entre le VIII^e et le XV^e siècle, dans un cadre géographique et un environnement socio-culturel sans cesse modifiés. Pourtant, dès les années 880, dans les royaumes du Nord, les textes qui mentionnent ou qui décrivent les relations avec les puissances musulmanes ibériques s'appliquent à imposer l'image d'un affrontement continu, d'un seul tenant, et tendu vers un but unique : la récupération de l'espace péninsulaire par les princes chrétiens, héritiers légitimes des anciens rois de Tolède.

Cette façon de situer l'événement dans la longue durée permet de donner sens à l'évolution sociale et institutionnelle de ces sociétés, et de la justifier. Elle repose sur l'élaboration, sans cesse reprise et enrichie, d'une mémoire des grandes figures et des hauts faits de la guerre contre les infidèles. Les conditions de production et les ressorts de cette mémoire restent encore obscurs, faute d'une synthèse qui permettrait

³ Il n'existe pas d'édition critique du texte latin. Les chercheurs citent, en général, la traduction castillane d'Antonio Paz y Melia, publiée à Madrid en 1909. Pour ma part, j'utilise la réédition de cet ouvrage publiée en 1998 sous les auspices de l'Université de Grenade (avec un avant-propos de Rafael G. Peinado Santaella). Dorénavant: *Chronique*.

⁴ Voir le bilan établi par DUBRASQUET PARDO, Marie Madeleine, *Alfonso de Palencia, historien. Études sur les Gesta Hispaniense*, Villeneuve d'Ascq, 2003. Pour une mise en contexte de l'œuvre, voir TATE, Robert B., «La historiografía en la España del siglo XV», dans TATE, Robert B., *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, Madrid, 1970, pp. 280-296, et du même auteur «La historiografía del reinado de los Reyes Católicos», dans CODOÑER, Carmen, et GONZÁLEZ IGLESIAS, Juan Antonio, *Antonio de Nebrija. Edad Media y Renacimiento*, Salamanque, 1994, pp. 17-28.

⁵ Ma démarche rejoint, par exemple, celle de MUÑIZ LÓPEZ, Iván, «Pasado y mitos de origen al servicio del poder. La imagen de la monarquía asturiana en la España de los Reyes Católicos», dans RIBOT, Luis, VALDEÓN, Julio, et MAZA, Elena (éd.), *Isabel la Católica y su tiempo*, Valladolid, 2007, vol. 1, pp. 435-462.

d'en percevoir globalement le fonctionnement. Pour une part, elle se manifeste dans les textes, aussi bien les diplômes que les chroniques, qui renvoient au passé pour éclairer le présent, et qui reprennent inlassablement les termes d'un récit dont le point de départ se situe dans les Pyrénées, à Covadonga⁶.

Mais la mémoire de la Reconquête se nourrit également d'images et de rites qui contribuent à installer dans la conscience collective une histoire dont la documentation donne la version officielle. Ce versant du phénomène reste en grande partie dans l'ombre. Nous savons, cependant, que sur les champs de bataille, l'érection d'un sanctuaire permet de préserver et d'exalter le souvenir des déroutes autrefois infligées aux musulmans⁷. Nous connaissons aussi le rôle joué par certains objets, comme l'épée de Ferdinand III que l'infant Ferdinand d'Antequera, au début du XV^e siècle, va chercher à Séville avant d'aller combattre les Grenadins, puis qu'il retourne déposer sur le tombeau du roi conquérant après avoir lui-même remporté un beau triomphe sur les ennemis de la foi⁸.

Isabelle et Ferdinand sont parfaitement conscients de l'importance de cette mémoire, et le récit d'Alfonso de Palencia en témoigne. Le chroniqueur fait état de la présence de la reine à Las Navas de Tolosa, sur le site de la bataille remportée par Alphonse VIII en 1212. Il mentionne un séjour du couple royal à Saint-Jacques-de-Compostelle, où l'on voit Isabelle et Ferdinand, à l'image des grands rois du XII^e et du XIII^e siècle, prier l'Apôtre d'intercéder pour que Dieu leur donne la victoire face aux infidèles⁹. Par ces gestes, les princes chrétiens s'emploient à situer leur action dans le droit fil de l'œuvre entreprise par leurs prédécesseurs. Et Palencia, qui écrit à leur service, relève avec soin les épisodes et les symboles porteurs de ce message. Ainsi ne manque-t-il jamais de signaler la présence aux côtés du roi de la bannière de Ferdinand III, portée à la tête des contingents sévillans, alors même qu'il n'évoque pas d'autres insignes qui devaient pourtant flotter au-dessus des armées¹⁰.

Cette stratégie d'écriture se perçoit mieux encore à la façon dont l'auteur de la chronique rattache les événements qu'il décrit à d'autres faits, parfois très anciens mais que l'on peut supposer connus de ses lecteurs. Dès le prologue, il présente la

⁶ HENRIET, Patrick, «Le jour où la «reconquête» commença: jeux d'écriture et glissements de sens autour de la bataille de Covadonga (VIII^e-XIII^e siècle)», dans CAROZZI, Claude, TAVIANI-CAROZZI, Huguette (éd.), *Faire l'événement au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, 2007, pp. 42-58.

⁷ ECHEVARRÍA, Ana, «La transformación del espacio islámico (ss. XI-XIII)», dans HENRIET, Patrick (éd.), *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e-XIII^e siècle)*, Lyon, 2003, pp. 53-77. Sur le point particulier qui est ici évoqué: p. 67.

⁸ LEROY, Béatrice, «un modèle de souverain du début du XV^e siècle: Ferdinand d'Antequera d'après les *Chroniques de Castille* de Fernán Pérez de Guzmán», *Revue Historique*, 1996, 294/2, pp. 201-218. Repris dans LEROY, Béatrice, *Hommes et milieu en Espagne médiévale. Navarrais et Castellans du XIII^e au XV^e siècle*, Biarritz, 2000, pp. 245-267. Sur l'épée: pp. 253-254 de la réédition.

⁹ *Chronique*, VI, p. 257. Sur cet épisode BENITO RUANO, Eloy, «Isabel la Católica peregrina a Compostela», dans SUÁREZ FERNÁNDEZ, Luis (coord.), *Isabel la Católica vista desde la Academia*, Madrid, 2005, pp. 25-39.

¹⁰ *Chronique*, II, p. 35 et IX, p. 411.

Guerre de Grenade comme le dernier épisode d'une longue lutte, seulement interrompue par les divisions qui avaient frappé le camp chrétien et par l'incurie des prédécesseurs immédiats d'Isabelle et de Ferdinand. Puis, au début du premier livre, il trace de façon saisissante l'histoire de cet affrontement : la rébellion de Pélage, le basculement du rapport des forces au moment de l'union du Léon et de la Castille, le ralentissement de l'avancée chrétienne en raison de querelles intestines, enfin les conquêtes fortuites sous Henri IV que Palencia accuse de n'avoir rien fait alors qu'il bénéficiait de conditions très favorables pour en finir avec l'Islam andalou¹¹.

Par la suite, chaque fois que l'occasion se présente, le chroniqueur fait référence à l'arrière-fond historique devant lequel se déroule la geste du roi Ferdinand et de ses nobles. Ainsi, dans les premiers temps du conflit, au moment de la prise de Zahara par les musulmans, Palencia explique le dépit de Ferdinand en rappelant que la ville avait été conquise au début du XV^e siècle par son grand-père, l'infant Ferdinand d'Antequera, qui gouvernait alors la Couronne de Castille au nom de Jean II¹². Plus loin, le récit de la chute d'Almería est suivi de celui de la première conquête de la ville, au milieu du XII^e siècle, par Alphonse VII. Palencia raconte l'épisode en détail, mentionnant la participation des flottes catalanes et génoises, la richesse du butin et la noblesse du roi Alphonse qui abandonne les dépouilles de l'ennemi à ses alliés et ne conserve, pour lui et les siens, que la gloire d'une victoire éclatante sur les infidèles¹³.

En général, ces références au passé glorieux des royaumes de Léon et de Castille sont explicites. Mais dans un cas, au moins, l'allusion est plus discrète, sans perdre de son efficacité. En 1485, après plusieurs mois d'interruption des combats, Ferdinand mobilise à nouveau ses forces. Il remporte un succès important à Ronda mais les moyens manquent pour poursuivre la guerre, la paix intérieure est menacée, en Catalogne et en Galice, les Grands se divisent sur la politique à suivre et les troupes chrétiennes essuient plusieurs revers face à des musulmans toujours agressifs. Dans ce contexte difficile, Ferdinand cherche à obtenir une victoire. Il jette son dévolu sur la place de Cambil, au sud-est de Jaén, à partir de laquelle l'ennemi lance des raids dévastateurs qui lui permettent de faire de nombreux prisonniers. Ce choix est guidé par les habitants de la région qui supplient le roi de rétablir la paix et la sécurité. Alfonso de Palencia décrit une situation peu favorable, devant une ville puissamment fortifiée, situation encore compliquée par l'impossibilité où se trouve le roi de déployer son artillerie¹⁴.

Finalement, la conquête de Cambil n'est rendue possible que par l'intervention inopinée d'un inconnu, monté sur un ânon comme un berger, qui indique un chemin accessible aux canons avant de disparaître sans laisser de trace. Après la reddition des défenseurs de la ville, Ferdinand ne doute pas, au regard des circonstances, que le secours lui ait été envoyé du Ciel. Ce moment du récit ne peut manquer de faire affleurer à l'esprit du lecteur un épisode semblable et très fameux car associé à

¹¹ *Chronique*, I, pp. 4-5.

¹² *Chronique*, II, p. 28.

¹³ *Chronique*, IX, pp. 446-447.

¹⁴ *Chronique*, V, pp. 208-209.

l'une des plus importantes victoires remportées sur les musulmans andalous : la bataille de Las Navas de Tolosa. Dans les chroniques de la première moitié du XIII^e siècle, puis dans de très nombreux textes postérieurs, l'histoire raconte comment les armées d'Alphonse VIII, se trouvant empêchées de traverser les montagnes qui leur barraient l'accès à l'Andalousie, ne parvinrent à franchir l'obstacle que grâce à l'intervention d'un berger qui désigna au roi et à ses capitaines une voie libre et sûre¹⁵. S'agissait-il d'un signe divin ? Les chroniqueurs divergent sur ce point. Mais ils s'accordent sur le fait que le berger disparut aussitôt après avoir révélé cette information essentielle sans laquelle l'expédition aurait avorté. De façon évidente, Alfonso de Palencia exploite le souvenir de Las Navas lorsqu'il raconte la chute de Cambil.

2

Dans le récit de la Guerre de Grenade par Palencia, il est donc possible de distinguer deux démarches, dont les moyens et les objectifs convergent. D'une part, Isabelle et Ferdinand s'emploient à placer leur politique à l'encontre de l'émirat nasride dans la continuité symbolique et mémorielle des conflits qui, durant les siècles précédents, ont opposé les rois chrétiens ibériques aux puissances andalouses. D'autre part, Alfonso de Palencia prolonge leurs efforts dans le domaine de l'écriture chronistique par un jeu de renvois entre la guerre présente et les affrontements passés.

De façon évidente, la démarche du chroniqueur vise à justifier les opérations contre Grenade, à leur donner sens, tout en exaltant l'œuvre des Rois Catholiques : Isabelle et Ferdinand concluent une entreprise dont l'histoire se confond avec celle de l'Espagne. L'élément religieux n'est pas, ici, déterminant. Sous la plume d'Alfonso de Palencia, la grandeur de la tâche accomplie par les souverains de Castille et d'Aragon ne tient pas à son caractère providentiel. Il s'agit, certes, d'un combat pour la foi. Le chroniqueur insiste sur l'entêtement des infidèles qui persistent dans leur erreur, sur la dévotion d'Isabelle, sur ses prières et sur l'envoi par la reine d'ornements destinés aux lieux de culte nouvellement convertis. Mais l'idée, si présente dans les textes anciens, d'une transcendance de la victoire, qui faisait du triomphe sur les musulmans un signe d'élection, n'apparaît dans l'œuvre de Palencia que de façon très discrète et très atténuée.

L'auteur de la chronique insiste plus volontiers sur la dimension historique du phénomène, c'est-à-dire sur l'ancienneté d'un projet politique que les rois chrétiens ibériques ont porté, de génération en génération, chacun transmettant à son successeur, en même temps que la couronne, le devoir de lutter contre les maures. Il est permis de voir dans ce glissement du cadre de référence les effets d'un processus de laïcisation du récit chronistique et, au-delà, de la définition du pouvoir souverain. La légitimité du prince ne se conçoit plus dans une structure verticale, Dieu faisant du

¹⁵ GARCÍA PARDO, Manuela, «El Pastor de Las Navas: la realidad y la leyenda», dans TORO CEBALLOS, Francisco, RODRÍGUEZ MOLINA, José (éd.), *Historia, tradiciones y leyendas en la frontera* (Estudios de Frontera, IV), Jaén, 2002, pp. 215-228.

roi son ministre, mais plutôt à l'horizontale, au fil du processus de transmission du pouvoir. Le schéma a donc sensiblement changé depuis le Moyen Âge central. Une constante demeure, cependant : la frontière reste le lieu privilégié d'affirmation du pouvoir souverain et c'est sur le champ de bataille que le roi forge et renforce sa capacité à obtenir l'obéissance du royaume¹⁶.

Il n'est pas utile de beaucoup insister, ici, sur l'obligation où se trouvent Isabelle et Ferdinand de justifier leur présence à la tête de la Couronne de Castille. Les revendications de la noblesse, désireuse de participer plus activement au gouvernement, et la lutte des factions pour accéder au roi et tirer bénéfice de cette proximité ont fortement compliqué la succession d'Henri IV. L'infant Alphonse puis l'infante Isabelle sont apparus comme les champions de partis nobiliaires qui souhaitaient écarter la fille du prince régnant, l'infante Jeanne, dont la filiation était contestée. Après la mort d'Henri, Isabelle a été obligée de recourir à la force pour s'imposer face à une coalition soutenue par le roi du Portugal. Sa légitimité à gouverner les royaumes de la Couronne de Castille n'est, certes, contestée que par une minorité mais elle mérite d'être soulignée aux yeux de ses sujets et des souverains voisins¹⁷.

Le problème est plus aigu encore pour Ferdinand. Si sa position n'est pas discutée dans les domaines hérités de son père, le roi Jean II d'Aragon, qui meurt en 1479, il n'en va pas de même en Castille où son épouse règne dès 1474. Les difficultés qu'il rencontre tiennent à deux facteurs. En dépit des efforts consentis par les chroniqueurs de la fin du XV^e siècle pour faire apparaître l'union de la Castille et de l'Aragon comme un événement naturel et souhaité de longue date, il convient de ne pas oublier que les deux Couronnes sont passées, durant les décennies précédant le mariage d'Isabelle et de Ferdinand, par des épisodes de forte rivalité et, parfois, d'affrontement direct¹⁸. Pour certains secteurs de la société castillane, Ferdinand fait donc figure de souverain étranger, représentant d'une puissance longtemps ennemie de la Castille. À ce premier élément, dont l'importance est trop souvent négligée, il convient d'ajouter les réserves personnelles d'Isabelle. L'infante a choisi d'unir sa destinée à celle de l'héritier aragonais mais elle manifeste très tôt de grandes réticences à partager avec son époux le gouvernement de ses royaumes. Par le traité de Cervera, signé en 1469 et confirmé, dans ses grandes lignes, en 1474, Isabelle s'est d'abord réservé la totalité des prérogatives royales, à l'exception de la conduite des armées et de la guerre. Il faut attendre le contrat du 28 avril 1475 pour voir la reine partager le pouvoir avec Ferdinand et lui laisser une totale latitude d'action en son absence¹⁹.

¹⁶ Je me permets de renvoyer à BALOUP, Daniel, «Le roi et la guerre. À propos des idéologies royales en Léon et Castille (c. 1140-c. 1250)», dans BARRAQUÉ, Jean-Pierre, et LAMAZOU-DUPLAN, Véronique (éd.), *Minorités juives, pouvoirs, littérature politique en péninsule ibérique, France et Italie au Moyen Âge. Études offertes à Béatrice Leroy*, Biarritz, 2006, pp. 417-429.

¹⁷ DE AZCONA, Tarsicio, *Isabel la Católica. Vida y reinado*, Madrid, 2002, pp. 83 et ss.

¹⁸ FERRER MALLOL María Teresa, *Entre la paz y la guerra. La Corona catalano-aragonesa y Castilla en la baja Edad Media*, Barcelone, 2005.

¹⁹ DEL VAL VALDIVIESO, María Isabel, «Fernando II de Aragón, rey de Castilla», dans *Fernando II de Aragón, el Rey católico*, Saragosse, 1996, pp. 29-46.

En Castille, au début du règne, les deux conjoints ne se trouvent donc pas exactement sur un pied d'égalité et c'est la position du roi qui apparaît la plus fragile.

À la fin des années 1480, au moment où Palencia écrit, la situation a évolué de façon sensible et l'autorité du roi d'Aragon en Castille ne semble plus objet de controverse. Pourtant, Alfonso de Palencia, dont nous avons rappelé l'engagement pro-aragonais, met un soin particulier à exalter la figure de Ferdinand. Le chroniqueur concentre son récit sur le déroulement des opérations militaires, sans prêter beaucoup d'attention aux aspects politiques ou logistiques du conflit. Dans cette perspective, il est facile de faire passer la reine au second rang et d'illustrer les nombreuses qualités du souverain, sa vaillance, son habileté et ses capacités de commandement. La conquête de Grenade et la restauration de la grandeur de l'Espagne peuvent ainsi être mises au crédit personnel de Ferdinand. Néanmoins, l'analyse de l'œuvre laisse penser qu'Alfonso de Palencia n'a pas pour seul objectif de dresser pour l'éternité un portrait glorieux du prince en chevalier : au-delà de l'éloge, le chroniqueur s'emploie à inscrire Ferdinand dans une généalogie qui est celle des souverains castillano-léonais. D'une part, il convoque la mémoire de Ferdinand d'Antequera, fils de Jean I^{er} de Castille et grand-père de Ferdinand le Catholique, manière de rappeler que ce dernier est apparenté aux princes qui se sont succédé sur le trône castillan depuis Henri II. D'autre part, et surtout, Alfonso de Palencia s'applique tout au long du récit à situer l'héritier de la Couronne d'Aragon au débouché d'une tradition de lutte contre l'Islam dont les initiateurs ne sont pas Sanche Ramírez ou Alphonse le Batailleur mais bien Pélage et ceux qui, après lui, ont gouverné depuis Oviedo et Léon. Ferdinand peut ainsi passer pour un vrai et digne roi de Castille, non pas tant en raison de ses mérites personnels ou de ses liens de famille que pour sa contribution à un projet séculaire dont la nature, en cette fin du XV^e siècle, apparaît bien plus politique que religieuse.

L'exploitation de la mémoire de la Reconquête et de la tradition chronistique permet à Alfonso de Palencia d'induire des conclusions qui, au final, semblent plus certainement adressées à ses contemporains qu'à la postérité. L'inscription de l'événement dans la longue durée est destinée, en premier lieu, à justifier le conflit contre les Nasrides et à donner un lustre héroïque à des combats qui se signalent plutôt par la dureté des sièges et le rôle prêté à l'artillerie. Mais, comme nous l'avons vu, cette mise en perspective se traduit aussi par l'acclimatation du roi Ferdinand à un monde qui ne lui était, *a priori*, ni très familier ni toujours favorable : la Castille. L'effort consenti par le chroniqueur pour imposer le portrait du prince aragonais en souverain castillan renvoie à un débat dont les termes restent, en vérité, assez mal connus. Il n'est pas difficile d'imaginer que la guerre et l'incapacité, plus sociale que naturelle, d'Isabelle à conduire les opérations contribuèrent très fortement à faire taire les réticences de ceux qui n'admettaient pas de voir Ferdinand gouverner en Castille. L'opposition qui s'était manifestée dans les premiers temps semble pourtant avoir suffisamment perduré pour pousser Alfonso de Palencia à faire œuvre non seulement de panégyriste, mais aussi d'apologiste. En ce sens, les *Annales belli Granatensis* doivent probablement être aussi regardés comme un texte polémique.